

L'utérus serait-il doté d'un nez ?

Parmi les croyances antiques étonnantes celle d'un utérus mobile et doté de pouvoirs olfactifs survit jusqu'au XVIII^e siècle. Si le squelette et les principaux organes sont assez bien connus par les médecins dans l'Antiquité, le fonctionnement interne du corps reste obscur. On pense que les différents organes attirent et refluent des humeurs (sang, phlegme, bile jaune et bile noire) et qu'il se crée alors une circulation de celles-ci, une mécanique des fluides qui doivent rester à l'équilibre pour maintenir l'état de santé. Les femmes possèdent au creux de leur ventre un organe qui fait défaut aux hommes et doté de pouvoirs extraordinaires, l'utérus (*hystera*). Objet de questionnements et de fantasmes, on prête à celui-ci une vie autonome, des intentions, mais aussi la faculté d'être sensible aux odeurs.

Conçu comme un réceptif qui reçoit puis conserve la semence et protège la croissance de l'embryon, l'utérus erre dans le corps de la femme causant des pathologies, parfois mortelles. Au milieu

du IV^e siècle av. J.-C., Platon dans le *Timée* le compare même à un animal : «Chez les femelles, ce qu'on nomme la matrice ou utérus (*hystera*) est, en elles, comme un vivant (*zôon*) possédé du désir de faire des enfants. Lorsque, pendant longtemps et malgré la saison favorable, la matrice est demeurée stérile, elle s'irrite dangereusement ; elle s'agite en tout sens dans le corps, obstrue les passages de l'air, empêche l'inspiration, met ainsi le corps dans les pires angoisses et lui occasionne d'autres maladies de toutes sortes.»

VORACE. La migration de l'utérus a une explication simple, tout est affaire de mécanique et de fluide. Désespérément sec et déshydraté, l'utérus se déplace vers les organes du corps les plus humides, affectant durablement la santé féminine tant physique que psychique. Si le danger est grand, le remède est simple et le pronostic bon, le médecin préconise : «Je recommande aux jeunes filles ; éprouvant des accidents pareils, de se marier le plus tôt possible ; en effet, si elles deviennent enceintes, elles guérissent.» (Hippocrate, *Maladies de jeunes filles*) Humidifié par le sperme lors du rapport sexuel, voire

idéalement lesté d'un enfant, nul doute que l'utérus restera alors immobile et la femme en santé. Arétée de Cappadoce au I^{er} siècle, dans son traité des *Signes et causes des maladies aiguës*, reprend cette idée que l'utérus serait un animal vorace et baladeur et même doté d'un sens olfactif : «Au milieu des os coxaux de la femme est placée la matrice, viscère féminin, presque animalisé, car il se meut de lui-même vers les flancs, se porte tantôt vers les parties supérieures sous le cartilage du sternum, tantôt vers les côtés, à droite ou à gauche, vers le foie ou les viscères abdominaux, tantôt, et plus volontiers encore, vers les parties inférieures ; c'est un organe tout vagabond. Il est agréablement affecté par les bonnes odeurs et va au devant d'elles ; il supporte au contraire les mauvaises avec peine et les fuit. Au total la matrice est chez la femme comme un être vivant dans un autre.» Afin de dompter cet animal et le ramener à sa bonne place, le médecin prescrit des médicaments censés l'attirer. Des fumigations sont opérées aux deux extrémités du corps féminin (utérus et narines) et spécifiées par la qualité de l'odeur, bien plus que par la nature du produit à utiliser. Ainsi quand l'utérus s'est porté au foie : «On fait des applications aux narines ; on fait une fumigation fétide pour le nez, aromatique pour les matrices.» (Hippocrate, *Nature de la femme*) Le principe supposé est de bon sens : la bonne odeur attire, la fétide repousse.

VOLONTÉ. Présenté comme un animal, qui se repait de bonnes odeurs et cherche la satisfaction dans le rapport sexuel et la grossesse, l'utérus est non seulement présenté comme ayant une vie propre indépendante de la volonté de la femme, mais il serait aussi doué d'intention, celle de faire des enfants. La volonté procréatrice dont l'utérus ferait preuve répond parfaitement aux injonctions médicales et aux besoins des cités antiques toujours en attente de bras pour l'agriculture ou la guerre. En cela cette croyance correspond bien à l'idéologie dominante antique : le corps féminin doit remplir les attentes de toute la société, produire des petits d'hommes, c'est leur corps qui le réclame.

Lydie Bodiou est maître de conférences d'histoire ancienne à l'université de Poitiers, membre du laboratoire Herma.

Par **Lydie Bodiou** Photo **Marc Deneyer**

